



MINISTÈRE DE LA DÉFENSE



COLLÈGE INTERARMÉES
DE DÉFENSE

Paris, le 29 mars 2005

Groupement enseignement général

Chef d'escadron
Arnaud Volay
Division C – groupe 5

Fiche de stratégie

OBJET : sujet n° 2 / Dans les deux guerres mondiales et aujourd'hui, la supériorité matérielle a-t-elle annihilé l'art du stratège ?

Au cours des guerres mondiales, le monde s'est embrasé dans des conflits meurtriers¹. L'intervention des Etats-Unis fut à deux reprises décisive, appuyant les efforts de guerre par la puissance de leur formidable industrie, et l'intervention de leurs troupes. L'apogée de cette machine technologique fut la double attaque atomique d'Hiroshima et Nagasaki, en août 1945. Le projet Manhattan, soutenu par les considérables capacités de recherches et les moyens dédiés à sa réussite², a en effet été mené à terme en un temps record avec des résultats qu'il est impossible d'ignorer.

La supériorité matérielle, mise en avant lors de ces conflits et aujourd'hui plus que jamais arborée par la superpuissance mondiale a-t-elle pour autant annihilé l'art du stratège ?

Cette fiche a pour objet de montrer que la guerre ne saurait se résumer à un étalage et à un usage de puissance, fût-elle très supérieure. En premier lieu, si la supériorité matérielle procure indéniablement des avantages, éventuellement (mais seulement éventuellement) décisifs à celui qui la possède, elle ne peut suffire à garantir seule le succès. La seconde partie montrera que d'autres facteurs entrent en jeu, et la troisième, pour aller plus loin, s'attachera à en présenter les dangers que peut faire courir l'établissement d'une dépendance vis-à-vis de cette apparente omnipotence.

1. La supériorité matérielle, avantage indéniable...

Il serait vain et totalement incongru d'affirmer que la supériorité matérielle n'est pas un facteur éminemment favorable dans un conflit. Protection, blindage, puissance de feu et mobilité sont des composantes essentielles de l'efficacité d'une force armée, et ces

¹ 8 à 10 millions de morts pour la Première, plus de 35 millions pour la Seconde.

² Dont le premier ordinateur, comportant plus de 10000 lampes à vide, occupant un immeuble et consommant tant d'électricité qu'il pouvait en assurer le chauffage, pour une capacité de calcul mise à mal par la moindre montre digitale de nos jours !

qualités ne peuvent être obtenues ou améliorées que par l'usage de matériels performants. Ainsi, la supériorité du canon de 75 français sur le canon de 77 allemand (précision, cadence de tir) fut-elle d'un grand secours durant la Première Guerre mondiale. Le char allemand Tigre, que le blindage rendait à toute épreuve face à la mitraille du champ de bataille, voire face aux coups directs, garantissait des chances de survie grandement améliorées à son équipage, lui permettant de continuer le combat bien plus longtemps.

2. ... mais pas obligatoirement décisif.

Cependant, c'est franchir un grand pas, au risque de s'abîmer au fond du gouffre de l'erreur que d'affirmer que la supériorité matérielle rend l'art du stratège obsolète. Il serait en effet déraisonnable de se reposer entièrement sur l'acquis ainsi procuré.

Malgré une indéniable supériorité matérielle, les Etats-Unis ont perdu la guerre du Viêt-Nam. Cette constatation froide et concise devrait pouvoir suffire à se convaincre que la réalité des conflits ne peut se résumer au dogme que « le mieux équipé gagne. » En effet, bien d'autres facteurs entrent en jeu, qui viennent relativiser (sans annuler) l'impact de cette supériorité.

En tout premier lieu, il faut toujours garder à l'esprit que la guerre est une affaire d'êtres humains. Il est ainsi impossible de gommer l'influence que ceux-ci peuvent avoir sur l'issue d'un conflit. Le comportement humain n'est pas quantifiable, et il s'ensuit que la guerre n'est pas déterministe, mais chaotique. S'il est possible de déterminer à l'avance quelles sont les issues possibles d'un conflit, il est impossible de savoir à l'avance laquelle sera effectivement atteinte. C'est la définition même du chaos : un système dont le comportement échappe à la compréhension de l'homme, dont la prévision est impossible, mais dont les états finaux possibles peuvent être calculés à l'avance³ (mais non l'état effectivement atteint). Il serait ainsi assez incohérent de placer une confiance absolue dans le matériel, sachant que l'issue du conflit n'obéit pas à des lois déterministes. Le rôle du stratège, dans ce chaos, est d'utiliser au mieux les atouts dont il dispose pour essayer de forcer le système à évoluer vers l'état final qu'il souhaite (remporter la victoire).

Mobiliser une armée, la former, l'équiper et l'envoyer sur le champ de bataille⁴ prend du temps. Il a fallu environ 3 ans aux Etats-Unis pour atteindre leur régime de croisière lors de la Première Guerre, où leur intervention n'a commencé à être décisive que la dernière année, et 2 ans lors de la Seconde, puisque c'est à partir de 1943⁵ que la machine de guerre américaine a commencé véritablement son action décisive, en Europe comme sur le théâtre pacifique. Ce délai laisse les forces armées initialement engagées dans une situation de fragilité sans commune mesure avec la réserve de puissance disponible à terme.

On pourrait affirmer en première analyse que ceci n'introduit qu'un délai supplémentaire avant la victoire finale, celle-ci demeurant dictée par la supériorité matérielle qui sera tôt ou tard révélée lorsque l'appareil industriel aura atteint son rythme optimal. Cependant, ce délai peut être extraordinairement douloureux, coûteux en vies humaines, tant au sein des troupes assurant l'avant-garde que chez les populations et troupes de l'éventuel pays envahi ou assiégé.

Les Nations étaient prêtes il y a un siècle à verser en grande quantité le sang de leurs enfants pour rétablir une situation réputée inique ou conserver leurs acquis même injustes, comme en témoigne la jeunesse mondiale saignée à blanc lors des deux conflits mondiaux. Toutefois, l'évolution des mentalités, la surdose d'informations difficiles à contrôler ou vérifier, délivrées par tous moyens (en particulier la télévision) et le goût que la population a acquis pour la vie confortable dont elle jouit grâce aux progrès technologiques ont quelque peu lénifié ce sentiment. L'opinion publique ne semble plus aussi prête à accepter de tels sacrifices pour des causes moins évidentes, loin du pays. Le désaveu partiel et

³ Il faut bien faire la différence entre le chaos et le « n'importe quoi ». Guerre et chaos obéissent à des principes, mais ils ne sont pas déterministes, au mieux stochastiques.

⁴ Que celui-ci se situe sur le territoire du pays en mobilisation ou à l'autre bout du monde.

⁵ En considérant l'attaque de Pearl Harbor de décembre 1941 comme l'instant initial.

progressif de l'intervention américaine en Irak depuis 2003 en témoigne. Les populations seraient-elles prêtes à consentir les sacrifices du passé en cas de nouvelle attaque directe contre elles ? C'est un débat qui mériterait d'être ouvert, hors de propos ici, mais dont la réponse n'apparaît pas aussi évidente qu'en première analyse.

L'objet même de la supériorité matérielle est le matériel lui-même. Derrière cette tautologie se cache un point important : la supériorité du matériel ne vaut que si le matériel est correctement utilisé. Nous n'envisagerons pas le cas d'une utilisation incorrecte par les servants, supposés parfaitement formés à son emploi⁶, mais l'utilisation par l'échelon supérieur du matériel en tant que système d'armes destiné à remplir une mission. Ici encore, le stratège conserve toute sa place.

Une utilisation incorrecte d'un matériel, fût-il d'une efficacité réputée redoutable, peut se révéler inefficace, voire nuisible, tant pour les forces engagées que pour le moral de tout un pays. Bien qu'ils n'aient pas encore été véritablement mis en oeuvre dans un conflit leur permettant d'exprimer toute leur puissance, peut-on imaginer les conséquences de l'engagement de nos chars Leclerc dans un terrain impraticable (zone marécageuse, vallée encaissée n'offrant aucune possibilité de manœuvrer), les clouant au sol, le flanc offert aux coups ennemis⁷ ? Le stratège aura bien ici toute sa place, son intelligence lui permettant de tirer le meilleur parti de l'outil technologique à sa disposition en évitant des fautes graves.

Enfin, citons, parmi tous les facteurs influant sur l'issue d'un conflit, l'effectif engagé dans le combat, et les qualités des chefs⁸, dont la combinaison avec le facteur matériel peut induire une issue contraire à ce que le bon sens pourrait dicter en première analyse. Ainsi, le 22 janvier 1879, l'armée anglaise, forte d'environ 16 000 hommes armés de fusils et d'artillerie, affronte à Isandhlwana, dans le Transvaal (Afrique australe), l'armée zouloue dont l'estimation des effectifs varie de 30 à 40 000 hommes, armés de boucliers, de lances, de massues, et d'armes à feu obsolètes. L'avantage numérique est en faveur des Zoulous, alors que l'avantage technique est aux Anglais. Mais à 2 contre 1, avec des armes à feu mieux servies, de l'artillerie, face à des tirs ennemis beaucoup moins efficaces, il aurait été logique de s'attendre à une victoire anglaise. Cependant, en utilisant leur manœuvre « en cornes de taureau » (charge au contact avec enveloppement des bords et maintien d'une réserve en arrière), les féroces guerriers zoulous l'ont emporté. Leur stratégie s'est révélée bien supérieure à celle des Anglais.

3. Le risque de dépendance technologique.

Mais allons plus loin. La supériorité matérielle peut même engendrer des effets pervers pouvant aboutir à des résultats totalement aberrants en apparence. Il s'agit de l'accoutumance technologique, se traduisant par un appauvrissement de la pensée stratégique sous l'effet de l'impression d'invincibilité procurée. Cette accoutumance peut avoir de nombreuses conséquences, et nous en présenterons une à titre d'illustration :

La perte de savoir-faire anciens et sûrs, car moins dépendants du matériel en raison d'une confiance trop importante accordée à celui-ci, peut réduire quasiment à néant la capacité d'une force en cas d'impossibilité de l'utiliser⁹ ; seule une lutte contre toute forme de sclérose dans la réflexion stratégique, permettant de définir des doctrines alternatives prêtes à l'emploi en cas de situation dégradée, peut remédier à ce danger. Ici encore, les stratèges ont toute leur place.

⁶ Bien que le niveau d'éducation croissant nécessaire pour servir des matériels toujours plus complexes et le délai à consacrer à cette formation puissent déjà constituer des facteurs limitants.

⁷ Qui parviendraient *in fine* à les détruire, malgré leur extraordinaire blindage, leur mobilité restant une de leurs meilleures protections

⁸ On voit ici apparaître 3 potentiels agissant sur la balance, donc l'issue du conflit : le potentiel matériel de la force, son potentiel quantitatif (les effectifs) et son potentiel stratégique (la qualité de ses chefs, de la manœuvre envisagée). C'est leur combinaison qui décide, et non l'un d'eux seul.

⁹ Citons par exemple l'influence absolument désastreuse qu'aurait une rupture de ravitaillement en produits pétroliers d'une force du type de l'Armée américaine en Irak. Perdant une grande partie de sa puissance, ne pouvant utiliser ses matériels, elle pourrait se retrouver à la merci de forces moins bien équipées, moins nombreuses, mais habituées à mener une guérilla.

Conclusion.

Le stratège conserve une place de choix au sein de nations possédant la supériorité matérielle. Si un pays dans cette situation enviable possède d'indéniables avantages lorsqu'il peut être amené à s'engager dans un conflit, le stratège conserve la capacité d'utiliser au mieux l'outil puissant mis à sa disposition par la technologie, et en tirer le meilleur parti pour remporter la décision. Cependant, dans le monde actuel dont les structures et les valeurs ont beaucoup évolué par rapport à l'époque des guerres mondiales, le stratège acquiert une autre dimension. Loin de se contenter d'avoir pour objectif de remporter la victoire, il doit aussi s'assurer de la légitimité (aux yeux de sa population comme à ceux de la communauté internationale) de l'action menée par son pays. La victoire n'est plus uniquement militaire, elle est aussi politique, juridique et médiatique. Et c'est au stratège de proposer des solutions qui permettent de vaincre sous tous ces aspects. Le stratège n'est pas suranné, et c'est en répondant à la question « qu'est-ce que la victoire aujourd'hui ? » qu'il sera possible de définir son rôle, toujours prégnant, même s'il utilise des outils d'une performance extraordinaire.